

GÉRARD RHÉTICE

FRANÇOIS DE PAULE VALLET

1883-1947



« Plaise au Ciel que je puisse finir ma vie
en train d'annoncer la Parole de Dieu ! »

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, l'Église catholique d'Europe envoyait vers tous les continents un nombre jamais atteint de missionnaires. Et pourtant, ceux qui en déduiraient que la foi chrétienne y augmentait son influence ou même s'y maintenait comme auparavant, seraient dans l'erreur. Les raisons de la croissance des missions étaient ailleurs, et notamment dans les nouveaux moyens de communication qui facilitaient l'accès des contrées lointaines. En fait, le monde européen continuait à se déchristianiser; en sont témoins la montée continue des nationalismes, la précarité accrue des liens matrimoniaux et familiaux, le déclin du respect de la loi naturelle, les haines sociales virulentes, la primauté donnée à la jouissance de toute espèce, et, pour abrégé, la volonté effrénée de puissance chez beaucoup d'individus, chez les clans et les sectes. Aux regards clairvoyants, l'état de l'humanité apparaissait sombre et inquiétant: il était temps de refaire la chrétienté.

Refaire chrétienne la société devient le programme des grandes âmes. Faire en sorte que la société ne soit plus un écueil à la vie chrétienne, mais au contraire qu'elle soit un de ses puissants supports. Or, comme c'est avant tout la vie chrétienne des individus qui rend et conserve chrétienne la société où ils vivent, on peut affirmer que le chrétien dormant ou paganisé contribue à laïciser la société. Qu'il le veuille ou non, il prépare une cité sans Jésus-Christ et sans Dieu; il prépare l'idolâtrie moderne, l'idolâtrie de l'homme.

À la fin du XIX^e siècle, Dieu a suscité des hommes qui ont travaillé à restaurer son royaume sur terre chez ceux qu'ils appelaient à la conversion. Les pages qui suivent essaient d'esquisser le visage moral et les œuvres d'un de ces ouvriers choisis pour refaire une chrétienté.

François de Paule, Raphaël, Louis Vallet vint au monde à Barcelone le 14 juin 1883, le troisième des dix enfants des époux Vallet-Arnau. Don François, son père, entrepreneur en bâtiment, était uni à une personne très pieuse, mais aussi d'une exubérance qui contrastait avec le caractère de son mari. François de Paule, aussi bien que ses frères et sœurs, hérita du tempérament expansif et turbulent de sa mère. Ne nous étonnons donc pas d'une escapade dont l'enfant fut le héros, et qui aurait pu facilement tourner mal. Il s'était avancé vers un lac, ignorant que ses bords étaient vaseux, et il commença à s'enfoncer. La panique le prit. Comme toutes les victimes de l'enlèvement, il s'agita en mouvements qui l'enfoncèrent davantage, jusqu'à ce qu'il entendît une voix apaisante qui lui enseignait les gestes sauveurs. Ce sauvetage, il l'attribua toute sa vie à la Sainte Vierge.

En octobre 1893, il fut reçu au collège jésuite de la rue Caspe. Là non plus, les maîtres ne plaisantaient pas avec le bon ordre et la discipline. Pour quelle incartade l'adolescent se vit-il infliger un mois de dure punition? La médiocrité n'étant pas son fait, il est à présumer que la faute ne fut pas minime. Mais enfin, grâce à l'autorité paternelle, grâce à sa piété, à ses dons naturels, il ne quitta plus le bon chemin, et, au vu de ses talents de meneur, les religieux le choisirent pour présider la Société Mariale du collège.

Les humanités terminées, s'il avait pu suivre ses goûts, il aurait pris la voie qui mène à une carrière littéraire ou artistique, musicale de préférence. Mais, après un ou deux mois d'indécision, il mit de côté ses inclinations pour suivre les conseils de ses parents et entrer à l'École d'ingénieurs de l'Université de Barcelone. C'était en même temps entrer dans un genre de vie tout nouveau. Grandi jusque-là dans une ambiance très chrétienne, il se trouva, sans transition, livré à l'influence d'un milieu marqué par le scientisme, à la mode en ce temps-là. La Science,

majuscule et univoque, qui promettait d'expliquer tout l'explicable, allait-elle le séduire? Pour le protéger contre ce danger, il avait la tiédeur de sa motivation pour ce genre d'étude, et surtout il était trop artiste pour adorer la nouvelle idole. Reste que son âge si vulnérable ne le garantit pas contre des doutes sur la nécessité et l'utilité de la religion. Sa foi même en pâtit-elle? Sans la perdre, passa-t-il seulement par une crise périlleuse?

À l'Université, exubérant comme il l'était, il ne put passer inaperçu. Lui-même, au reste, se trouva vite fort aise de l'animation estudiantine dans Barcelone; plus, il y contribua avec ses dons oratoires. Improvisant en effet avec aisance, il se mit à haranguer, dans un coin de rue, les passants. Comme les gens s'arrêtaient, s'accrochaient même à lui, nous pouvons déjà prévoir son influence future.

Puis, brusquement, cette fougue s'éteignit. On ne le vit plus que pensif. François de Paule venait de découvrir que le monde qui l'entourait était vide et vulgaire, vide de pensées solides, vulgaire dans ses sentiments, dans ses désirs. Il voyait ce monde âpre dans la poursuite des biens fugaces, sottement suiveur des dernières modes lancées sous le couvert de formules dites audacieuses. Il se tenait à part des joyeuses sorties. Il n'improvisait plus de discours au coin des rues. Quand lui fut proposé un riche mariage, il demanda un temps de réflexion. Il fit plus. Il résolut de réfléchir à toute sa vie. Et, à cette fin, il se réfugia à la campagne, là où il espérait retrouver le sens du réel, ce sens que ses années d'étudiant avaient estompé. Il avait vingt-trois ans.

Il s'en fut à Manrèse, cette ville dont il a été dit qu'elle fut «la terre natale du cœur illuminé de saint Ignace». Là était la célèbre maison de retraites catalane construite par les jésuites sous la grotte même où le saint fondateur avait reçu les Exercices Spirituels des mains de la Sainte Vierge. Cette maison n'était pas aimée de l'Ennemi de notre salut éternel. Ne faut-il donc pas le voir, cet Ennemi, à l'origine d'une grosse fièvre qui accabla François de Paule la veille même de son départ pour Manrèse? Dans ce cas, le diable en fut pour son dépit, car le fiévreux partit quand même, et il s'en trouva bien.

De sa retraite manrésienne, notre jeune Vallet sortit transformé. Comme beaucoup l'avaient été avant lui, et comme tant d'autres le furent après lui. Il sortit avec la foi renouvelée, éclairée, agissante. En son âme était restauré l'ordre; restaurée était la stabilité de l'ordre, qui est la paix intérieure: l'inquiet entré à Manrèse en sortit pacifié. Bien plus, effet des méditations et des contemplations propres à ces retraites, l'ordre véritable se greffa en lui au point de lui être, en quelque sorte, connaturel. Livrée à la vérité, son âme ne s'en départit plus, et, jusqu'à la fin, elle resta captive de l'enseignement du Principe et Fondement, cette loi hors de laquelle la vie est vaine, s'égare et court à sa perte. Entre les deux Étendards, il n'hésita plus, mais avec sa volonté de passionné, il résolut de suivre uniquement Celui qui est venu apporter sur la terre le feu et qui veut que ce feu brûle. Il serait apôtre de Jésus-Christ.

Tout restaurer dans le Christ! Ce programme de saint Pie X, le pape alors régnant, disait clairement que l'on n'était plus en chrétienté. Seuls pouvaient le nier, et reprocher le choix de cette devise au saint et clairvoyant pape, les catholiques libéraux et les modernistes. Restaurer! Que fallait-il restaurer? N'était-ce pas accuser de négligence ses prédécesseurs au pontificat suprême? Ainsi insinuaient et parlaient et écrivaient de beaux esprits contre saint Pie X, tandis qu'ils méditaient la naissance d'une nouvelle chrétienté, préparée par la dégradation religieuse qu'avait perçue, non seulement le pontife régnant, mais aussi ses prédécesseurs. Les vrais

catholiques, préposés au gouvernement de toute l'Église ou d'une de ses parties, ou simples fidèles éclairés par leur foi, avaient constaté que, depuis les dernières décennies du Moyen-Âge, les sociétés politiques s'étaient éloignées de plus en plus de Jésus-Christ; que, dans le monde chrétien, la conception de la vie chrétienne était infestée, et toujours davantage, de principes incompatibles avec la vraie vie voulue par le Christ; qu'en de nombreux pays la vraie religion était combattue insidieusement ou ouvertement par les pouvoirs publics. Sans doute, beaucoup d'hommes se donnaient comme appartenant à la religion chrétienne ou faisaient encore quelques gestes chrétiens; mais, de beaucoup, l'esprit et le cœur devenaient indifférents et en pratique athées. Malgré la vie héroïque des saints et des saintes que Dieu offrait aux peuples, la lumière mourait et le feu s'éteignait.

Refaire la chrétienté. Ainsi que l'âme ardente de saint Pie X, celle de François de Paule voulut travailler à refaire une société chrétienne, autant qu'il lui serait donné. Un jour, parlant de cette retraite décisive de Manrèse, il dit: «Je compris tout d'un coup ce que Dieu voulait de ma vie». Dieu lui demandait un apostolat différent des méthodes courantes. Or, lui-même, ne venait-il pas de renaître à la vie vraiment chrétienne grâce au dévouement des disciples d'un des plus grands saints donnés par Dieu aux chrétientés décadentes, saint Ignace? N'était-ce pas la tactique de ce saint, celle des Exercices, qui avait relevé tant de chrétiens défaillants, et converti à la ferveur tant de médiocres? Il résolut de se ranger sous sa règle, pour que, dans sa société religieuse, il fût armé pour se défendre lui-même et pour que l'apostolat, qui lui était demandé par Dieu pour la restauration de toutes choses dans le Christ, fût plus efficace.

Ainsi donc, en sa vingt-cinquième année, il fut admis à Gandie au noviciat catalan de la Compagnie. C'était dans un ancien château, celui-là même qui vit naître l'arrière-petit-fils d'Alexandre VI, François Borgia, qui fut vice-roi de Catalogne, puis, après la mort de sa femme, entra chez les jésuites, devint le troisième père général de la congrégation, et qui fut canonisé par Clément X en 1671. À Gandie, François de Paule parcourut avec ferveur les étapes de cette première formation à la vie religieuse, aidé et dirigé par le Père Ginesta, un saint maître des novices. La première année, toute consacrée à la sanctification personnelle, s'écoula dans le silence et dans la paix. Cependant, un jour, aux apprentis jésuites, on lut une lettre d'un religieux de la Colombie, qui faisait part d'une initiative d'un certain Père Muñoz. L'idée nouvelle dudit Père avait été d'organiser des retraites à grande échelle ouvertes aux hommes de toute condition. Des milliers d'hommes les avaient suivies, des humbles, mais aussi des notables des classes dirigeantes et des membres du gouvernement. De ces retraites, qui se multipliaient, les résultats étaient magnifiques. Si la Colombie devint le seul pays d'Amérique latine à fournir un clergé autochtone assez nombreux, si, jusqu'aux manœuvres ourdies par J.-B. Montini contre les États à constitution catholique, la Colombie s'affirma officiellement une nation catholique, elle le dut, pour une part importante, aux Exercices de saint Ignace ainsi organisés.

La lettre colombienne, où se trouvait décrite la formule de retraites qui répondait à son attente plus ou moins consciente, fut pour le novice Vallet l'encouragement décisif. Aussi, puisque, dans la seconde année du noviciat, le jeune religieux était autorisé à entreprendre quelque apostolat, tel que le catéchisme dans les campagnes, François de Paule obtint du Père Maître la permission d'organiser des Exercices spirituels pour hommes. Agir seul, il n'en était pas question. Mais il put assez facilement s'adjoindre le concours de quelques vieux Pères et de plusieurs confrères: les Pères exposeraient les méditations et confessaient, tandis que lui-même, avec ses compagnons

novices, se chargerait de l'organisation des détails matériels, du recrutement des retraitants parmi les hommes âgés de plus de dix-huit ans.

Attendus avec un espoir mêlé d'inquiétude, les résultats de ce premier essai furent encourageants. Plus d'hésitation! La retraite s'achevait que le frère Vallet pensait déjà à celle qui suivrait dans quatre jours, et il faisait promettre aux premiers retraitants de recruter pour celle-ci. Le mot d'ordre se répandit: tout le monde à la retraite! La «propagande» trouva un premier appui dans la transformation elle-même des hommes passés par les Exercices. Les retraites se multiplièrent. De plus en plus nombreux, les adultes vinrent pour être eux aussi transformés. Et cependant, au lieu d'être, en partie, raison de ce succès, les conditions matérielles, d'une simplicité spartiate, étaient plutôt décourageantes. En un an, plus de deux mille Catalans, naguère tièdes, indifférents même, acceptèrent, la grâce aidant, de devenir des chrétiens convaincus. La terre catalane, fertile en émeutes, commençait à produire aussi des fruits de zèle chrétien. De ce temps de son noviciat, le Père Vallet parla toujours avec émotion.

Après le noviciat, vinrent les années d'études préparatoires au sacerdoce. François de Paule, qui en savait l'importance capitale et qui aimait ces études, s'y adonna avec ardeur et esprit de foi. Doué d'une mémoire tenace et fidèle et d'une intelligence vive, de plus travailleur acharné, il acquit une solide connaissance des sciences ecclésiastiques. Il y obtint notamment une capacité de logique irrésistible, qu'il ne laissa pas inemployée quand il eut à argumenter, à convaincre, à convertir. De même il faisait grand cas de l'apologétique traditionnelle, qui aide l'homme à se livrer à Jésus-Christ avec une intelligence éclairée, et aussi, comme le conseille saint Pierre (I Pet. III, 15), à «être toujours prêt à répondre à quiconque demande raison de l'espérance qui est en vous».

Nul ne l'ignore, en cette société religieuse, certaines années d'étude sont doublées d'années de professorat, ce qui oblige le «scolastique» à posséder parfaitement ce qu'il enseigne, et, pour certains, à apprendre à enseigner. Sans doute François de Paule eût traversé indemne cette période de labeur intense, s'il n'eût augmenté son poids par des excès de mortifications. Pouvons-nous blâmer cette volonté du religieux de ne pas se ménager? Nous jugerions alors les saintes «folies» des saints à la mesure de la prudence humaine, peut-être même à celle de la fausse sagesse mondaine. Constatons toutefois que le jeune François de Paule en subit une souffrance éprouvante. Ses «excès», il les paya de migraines torturantes, au point que le travail intellectuel, qui lui était une joie, se changea en supplice. Conséquence plus pénible encore, les déficiences qui en furent momentanément une suite ne furent pas comprises exactement pas les supérieurs, qui, se méprenant sur sa valeur, ne l'invitèrent pas au quatrième vœu solennel (obéissance au Souverain Pontife). Ils le laissèrent donc au rang inférieur des coopérateurs spirituels avec les trois vœux communs à tout religieux. Quand ce coopérateur spirituel secouera tout un pays, il y eut des profès (religieux des quatre vœux) qui ne cachèrent pas leur étonnement. Mais sans doute, valait-il mieux qu'il en fût ainsi, pour que le Père Vallet ne se trouvât pas davantage enchaîné.

Le 26 juillet 1920, en la fête de sainte Anne, il fut ordonné prêtre. Il se prépara longuement à sa première messe, qu'il célébra le 31 suivant, jour de la fête de saint Ignace de Loyola. Il avait trente-sept ans, et il lui fallait encore consacrer une année à son troisième an, ce temps supplémentaire et ultime de la probation. Toutefois, cette même année, la Compagnie fêtait le quatrième centenaire de son saint fondateur, de sorte que le Père Provincial retarda d'un an cette dernière étape de formation, afin que le Père Vallet pût organiser et animer les fêtes prévues à cette occasion.

Quand toute la probation fut accomplie, les supérieurs lui assignèrent la direction des retraites données à la maison de Manrèse: c'était, pour le moins, la reconnaissance de ses capacités. À Manrèse, il y avait de quoi héberger une vingtaine d'hommes. On accepta tout qui venait, y compris ceux qui n'étaient pas pétris de convenances sociales ou qui ne semblaient pas adonnés à la piété la plus strictement indispensable. Plus d'un, très probablement, connut l'hésitation du deuxième jour à aller plus avant, mais aussi le contentement final d'avoir tenu bon. C'étaient, du reste, des âmes simples que le père Vallet convertit de l'indifférence à la conviction, de la médiocrité au désir de la sainteté.

Toutefois, ces trente jours de vie «casernée», s'ils pouvaient convenir à des hommes disposant aisément d'autant de jours, décourageaient beaucoup de gens du siècle prisonniers de leurs obligations professionnelles ou familiales. En outre, son coût, son exigence d'une certaine tension intellectuelle et physique, écartaient des gens par ailleurs intéressés. Le Père chercha le moyen de mettre les Exercices à la portée de tout le monde, en réduisant cette manière de performance qu'est le trentain de jours successifs. Il lui vint la pensée – d'aucuns parlent d'inspiration – de ramener les Exercices à une durée de six ou sept jours. Les retraits actuels connaissent ces quatre «semaines» qui ne prennent même pas une semaine réelle. Avant son application, l'idée du Père tenait de la gageure, ou de l'espérance, non du difficile, mais de l'impossible. Comment obtenir en quelques jours ce que le Fondateur a pensé obtenir en un mois? Et pourtant, le fait est là: par leurs résultats ces Exercices concentrés ont prouvé leur valeur.

Ces résultats furent des conversions nombreuses et variées, de la tiédeur confortable à l'ardeur vivante et agissante, et plus étonnantes, des passages de l'impiété militante à la vie chrétienne fervente. De ces transformations totales, une des plus remarquables fut obtenue lors d'une des premières retraites: celle d'un socialiste franc-maçon, chef de la section locale du parti. Il était allé à la retraite par bravade et seulement pour un ou deux jours, disait-il, le temps de se moquer de tous les bigots prêts à avaler des sornettes. Le troisième jour arriva, et les camarades du parti ne le virent pas revenir. Ils ne le revirent qu'au dernier jour, mais d'une tout autre façon que celle qu'il leur avait annoncée: le camarade-chef sortait du local de la retraite en tête des exercitants dont la procession s'avavançait vers l'Église paroissiale, lui-même portant une grande croix et chantant à plein gosier. Et, l'ayant attendu après la messe, ils le virent grimper sur une estrade avec d'autres convertis, et les entendirent expliquer ce qui leur était arrivé. Une autre retraite était déjà préparée; elle fut suivie par deux ou trois fois plus de monde.

L'un après l'autre, les bourgs et les villages se transformaient. Après une ou plusieurs retraites données au même endroit, quand le Père Vallet se disposait à quitter le pays, une fête était organisée pour marquer la fondation d'une Ligue Paroissiale de Persévérance. Devant tout le monde, femmes et enfants inclus, chaque retraits prononçait l'engagement de communier au moins une fois par mois et de travailler, suivant ses possibilités, aux réformes politiques et sociales nécessaires. Ce fut à l'issue d'une de ces retraites que le père de François de Paule, qui l'avait suivie, écrivit à son fils: «Je t'ai donné la vie naturelle, mais à mon tour, j'ai reçu de toi la vie spirituelle.»

Chose jusque-là inimaginable, dans ce pays dominé par les haines sociales et par la crainte, ennemie de toute entente, on vit, à chaque retraite, au cours du repas de fête qui suivait la confession, patrons et chefs syndicaux s'embrasser devant tous. La tension sociale s'évanouissait.

L'heure approchait-elle de donner au monde la preuve qu'un pays peut retrouver la paix s'il revient à la foi et à la morale chrétienne?

Ce fut comme un feu dévorant. En quatre ans, de 1923 à 1927, plus de douze mille hommes suivirent les Exercices. En outre, des ligues paroissiales se formaient qui comptaient cinquante, cent et plus, de persévérants, réunissant des hommes de toutes les conditions. Il y eut une retraite suivie par une trentaine de patrons du textile; une retraite semblable aux autres, sauf que, le dernier jour, ces messieurs fortunés se concertèrent pour financer l'achat d'un foyer du retraitant. Leur choix se porta sur un magnifique hôtel tout indiqué pour être aménagé en un centre de l'œuvre. Après transformations, ce foyer ou *Casal* de l'exercitant put abriter les services du secrétariat, des salles de réunion, un restaurant, l'hôtellerie proprement dite et, pour commencer, une chapelle. Le Père Vallet inaugura ce quartier général, qui devint le lieu d'hébergement des retraitants provinciaux en même temps que le point de rencontre des amitiés. Bien des projets, bien des directives et des résolutions y virent le jour, y furent mises au point ou échangées, pour l'extension du règne du Christ.

L'enseignement méthodique, la formation à la vie intérieure et d'autres points importants étaient l'objet de la préoccupation constante du Père. L'enseignement portait surtout sur l'explication du catéchisme et de la doctrine sociale de l'Église. Sans cesse, il insistait sur l'obligation de traduire en «social» les enseignements reçus en retraite, et, pour commencer, d'agir en conséquence de ces enseignements dans la vie privée: la charité, sans laquelle la vie chrétienne n'existe pas, aidera à vivre en société suivant les exigences communes et suivant celles qui sont propres aux patrons, aux salariés, aux artisans, aux enseignants, aux indépendants, aux âges différents, et ainsi de suite. Que le travail du Père commençât à produire ses fruits, deux preuves indiscutables étaient là: la multiplication des naissances et l'augmentation sensible des vocations sacerdotales et religieuses.

«Nous croyions que cette œuvre allait sauver le monde!» disaient beaucoup de témoins de son expansion. Des enthousiastes extrapolaient: «En cinq ans, nous sommes autant; dans quinze ans, nous serons cent mille.» Cent mille laïcs apôtres de leur famille, de leurs relations, de leur pays. Paroles audacieuses? Mais pourquoi la conversion s'arrêterait-elle? Le rêve, espoir plus qu'utopie, enchaînait: la multiplication des retraitants dans tous les milieux arrivera à christianiser toutes les organisations existantes par la conquête intérieure qu'est la transformation des élites...

Contre les «excès d'enthousiasme extérieur» des retraitants, des critiques faciles ne manquèrent pas. «Ces exercitants et leurs meneurs ne se leurrent-ils pas quand ils prennent les démonstrations orales et gestuelles comme preuves du changement intérieur des esprits? Suffit-il, en outre, de résolutions prises en serre chaude de retraite, d'embrassades et d'accolades aux retrouvailles? On nous certifie agir profondément par une formation de base; et cependant, chez nombre de retraitants, cette formation ne reste-t-elle pas superficielle, et donc fragile?» Ainsi et sur le même mode le chœur des opposants continuait ses griefs. Certes, tout n'était pas parfait; des lacunes subsistaient chez beaucoup, plus, peut-être, dans le domaine de la connaissance que dans celui de l'action. Quoi qu'il en fût, la «restauration» était bien partie. Le Père Vallet, autant que quiconque, savait que cette restauration suppose, à la base, une conversion intellectuelle, et non seulement un changement extérieur. Et il ne négligeait aucunement la formation des esprits, rappelant les vérités de la foi et, autant que nécessaire, leur fondement. Il montrait aussi ce qui clochait dans le monde et le remède indispensable de la vraie vie chrétienne.

« Mon désir le plus ardent était de consacrer ma vie entière au bien de mes semblables, de dédier mon existence à ceux que je sais être les enfants d'un même Père, appelés à une vie de paix, de lumière, d'amour et de vraie vie, la Vie divine. » C'est dans une conférence que le Père exprima le motif de son action : ce motif est celui qui anime tous les saints prédicateurs, les saints missionnaires, tous les saints prêtres ayant la charge des âmes. Aider les hommes à parvenir à la vie éternelle était son but, qu'il ne perdait pas de vue lorsqu'il rappelait les devoirs du chrétien dans la vie présente envers les autres hommes, et, parmi ces devoirs, celui d'établir et de maintenir l'ordre temporel avec toutes ses implications de justice et de charité. Annoncer la parole de Dieu et les voies du bonheur dans son éternité, expliquer la raison de la vie, mettre à leurs places toutes les activités valables de l'homme, ce fut là sa préoccupation incessante. Devant choisir son champ d'action, il se consacra presque entièrement à la conversion des hommes, sans négliger d'ailleurs toute aide des femmes. Il savait que c'est l'homme qui est le plus difficile à conquérir, mais aussi que sa conversion est d'ordinaire plus solide. Et il savait aussi qu'on ne parle pas aux hommes et aux femmes de la même manière ou avec les mêmes arguments.

Il était, en 1927, à l'âge de quarante-quatre ans, en pleine possession de ses moyens. Son œuvre grandissante pouvait rencontrer des obstacles de la part des ennemis de Jésus-Christ : l'efficacité des retraites lui assurait, pensait-il, leur progrès et le soutien de sa société religieuse. Or, à ce moment, les ennuis lui vinrent de ses supérieurs mêmes. Les uns mettaient en question sa gestion autonome de l'œuvre des Retraites. D'autres trouvaient que sa prédication faisait trop de bruit ; l'activisme, rappelaient-ils, nuit au prédicateur et corrompt son action ; ces rassemblements, ces démonstrations publiques, ces discours en plein air, ne pouvaient, selon eux, favoriser la piété véritable, le recueillement, la conversion profonde. Voyaient-ils les conversions réelles produites par les retraites fermées, cette partie principale de l'œuvre ? Ils s'étaient ralliés aux opposants anciens, qui critiquaient quelques activités accessoires, comme si elles constituaient l'essentiel des retraites. Un reproche similaire ne pourrait-il pas, mais injustement, être adressé au culte catholique, qui, avec raison, comporte des manifestations extérieures répondant à notre nature qui est non seulement spirituelle, mais aussi corporelle, et donc sociale !

Démis de la direction des retraites, le Père dut réfléchir à sa position au sein de la Compagnie. Il mit en balance son appartenance à la société des jésuites et la continuation nette et utile de l'œuvre à laquelle, tant de signes l'avaient montré, Dieu le voulait. Rester dans la Compagnie signifiait l'obligation de se plier *perinde ac cadaver* aux décisions supérieures. Mais alors, que deviendrait l'organisation des Exercices Spirituels, tant du point de vue matériel que de celui de l'efficacité sur les âmes ? Il ne vit qu'une solution : quitter la société et, redevenu indépendant, refaire l'œuvre des retraites en dehors d'elle.

Il en était à ces réflexions, quand les supérieurs, inquiets du déclin sensible des retraites, le rappelèrent. C'était trop tard. L'expérience lui avait suffi. Sa décision de quitter la Compagnie étant inébranlable, il déclara qu'il voulait reprendre sa liberté. Il lui fallut toutefois attendre l'autorisation régulière. Aussi, donna-t-il encore une retraite de sept jours, où les exercitants comprirent, une fois de plus, les prolongements sociaux et politiques de la conversion individuelle. Bientôt, les tracasseries réapparurent, de sorte qu'il fut, à nouveau, remplacé, et se fit assigner Gandie comme résidence.

Enfin, le 3 mai 1928, il reçut la dispense des vœux religieux. Discrètement, avec trois ou quatre compagnons, il rentra à Barcelone, dans une petite maison de la périphérie. Du temps de répit

qu'il se réserva pour mettre au point sa nouvelle organisation, il profita pour faire un pèlerinage en Terre Sainte, autant par dévotion envers le Sauveur que pour récolter une provision de souvenirs qui rendît vivante sa prédication.

Quand il revint, malgré les services qu'il avait rendus à chaque diocèse catalan, aucun évêque de la région ne se risqua à l'incardiner. Il y eut enfin un évêque d'Uruguay qui l'accepta. Or, précisément à cette époque, les autorités religieuses voulurent qu'il quittât l'Espagne. Les autorités civiles elles-mêmes s'en mêlèrent, cherchant, a-t-on dit, à se débarrasser d'un catalanisant. Le nonce à Madrid, lui aussi, intervint et lui signifia l'ordre de partir; lorsqu'il lut la lettre d'acceptation du Père, il sut qu'il avait été mal informé, il devint bienveillant et lui adressa une lettre d'encouragement.

Le départ forcé du Père le remit en gloire. À l'annonce de son embarquement pour l'Amérique du Sud, des amis et des ex-amis de tout le pays accoururent à son adieu, qui en devint une apothéose. Le port de Barcelone retentit des vivats des milliers de personnes qui se pressaient sur les quais. La police à cheval chargea ce qu'elle crut être une manifestation de catalanisme. À cette maladresse, elle en ajouta une autre en bousculant la vieille mère du Père Vallet, ce qui ne calma pas les esprits. Quand le bateau put partir, il se trouva, malgré les canots de la police, escorté de quantité d'embarcations, tandis que, sur terre, des milliers de mains agitaient des mouchoirs.

En Uruguay, l'évêque de Salto et les treize prêtres de son clergé accueillirent aimablement le Père Vallet. Certes, là-bas, de la bonne volonté, il s'en trouvait encore; il y avait surtout du libéralisme, de l'anticléricalisme, il y avait l'emprise de la franc-maçonnerie sur les esprits. Le Père Vallet y travailla presque trois ans, parcourant tout le pays, prêchant dans des locaux de fortune. Près de trois mille hommes suivirent les Exercices; des congrès furent organisés qui firent sensation. C'était, cependant, loin des résultats que le prédicateur était en droit d'attendre. Il demanda à rentrer en Europe. L'évêque fut d'accord: le Père ne devait revenir que pour établir une maison de l'institut qu'il comptait créer.

De nouvelles épreuves l'attendaient en Espagne. De vrai, comme tous les hommes de Dieu, il en connut jusqu'au bout. Celles-ci, qui au reste, ne le découragèrent pas, vinrent des évêques, qui refusèrent de l'entendre, à l'exception de celui de Barcelone, qui lui fit de durs reproches; le Père ne se défendit pas: «Monseigneur, dit-il simplement, pour ce dont vous me parlez, je m'en remets à Dieu».

Ainsi, l'Espagne se fermait pour lui. Il lui restait de connaître la volonté de Dieu. On était en 1932. Il passa d'abord en Catalogne française, au monastère cistercien de Saint-Michel-de-Cuxà, dans les Pyrénées-Orientales. Après une retraite, et un séjour de près de trois mois, il reçut du Père Abbé et du Prieur, un jugement dont la conclusion était qu'il devait poursuivre son œuvre: «Premièrement parce que nous la croyons nécessaire pour la gloire de Dieu et pour le bien des âmes des hommes et des jeunes. Deuxièmement parce que nous croyons que l'œuvre vient de Dieu».

Muni de cet avis, il voyagea par la France, la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, la Suisse et revint en France, puis en Espagne. Un ami français, qui avait été témoin des merveilles produites en Catalogne, lui conseilla d'essayer en France. Un moine cistercien d'Aiguebelle lui suggéra de voir Mgr Pic, évêque de Valence, plutôt libéral, quelque peu teinté de sillonomie, mais qui, au courant des succès du Père en Espagne, souhaitait tenter quelque chose de semblable. Quand il

eut fait la connaissance du Père Vallet, l'évêque l'incardina, et lui donna l'usage d'une grande bâtisse qu'il venait d'acquérir à Chabeuil, non loin de la cité épiscopale.

C'était une vieille usine de soierie, fermée depuis la ruine de la soie artificielle. Elle fut baptisée Nazareth. Sans confort excessif, elle fut préparée pour recevoir une quarantaine d'hôtes. Restait à la faire démarrer, autrement dit : à lui donner ces hôtes. Le Père eut l'idée de faire appel à ses fidèles exerçants de Catalogne, dont l'empressement et l'exemple encourageraient les Français des environs. Les invités vinrent sans hésiter ; un car les amena revoir leur cher prédicateur de retraites, et, aussi, bénéficiaire enfin d'une retraite fermée sous sa direction.

Leur empressement à venir porta ses fruits. D'autres arrivées de Catalogne suivirent. Leur exemple, joint à la renommée croissante du Père, attira à Chabeuil et à ses retraites des hommes qui ignoraient les écrits des pontifes romains, en particulier l'Encyclique « *Mens Nostra* » de Pie XI recommandant les Exercices : le gallicanisme était peut-être mort, mais il en restait des séquelles.

À tous, Catalans comme Français, le Père Vallet donna les Exercices en français, avec un accent, bien sûr, et avec des tournures amusantes, mais avant tout, avec sa charité et son éloquence. Comme en Espagne et en Uruguay, les retraitants furent gagnés par sa parole qui leur annonçait ou leur rappelait les vérités capitales et les appuyait sur la théologie certaine et sur la vraie sagesse.

Le dynamisme propre aux Exercices, les dons humains du prédicateur et la grâce divine agirent à Chabeuil comme ils avaient agi en Catalogne. Sans doute les résultats furent plus modestes, et cependant, attirant toujours plus de participants, les retraites durent être multipliées et il fallut en organiser ailleurs. En 1938, quand plus de deux mille hommes eurent suivi les Exercices, l'espoir était de nouveau permis. De fait, la même immense possibilité que celle qui avait gonflé tant de cœurs catalans, ne présentait rien d'utopique ; la société, l'éducation, la famille, le pouvoir civil, les relations professionnelles, toute la vie pouvait redevenir chrétienne. La voie était ouverte, d'autant plus assurée que des prêtres venaient s'offrir au Père Vallet pour apprendre de lui la parole qui convertit. Reçus dans un embryon d'institut, ils découvrirent les moyens du Père, ces moyens surnaturels souvent déjà négligés : la prière fréquente, l'exposé fidèle de la doctrine évangélique, les sacrements, les mortifications, l'amour de la croix sans lequel, facilement, le zèle s'égare.

Mais il faut revenir en arrière. En 1936, la France se trouva livrée au Front Populaire des Gauches, et l'Espagne, plus que jamais, au *Frente Popular*. En France, la désunion des catholiques s'était accentuée, surtout depuis la condamnation de l'Action Française et le passage d'une partie notable de l'élite à l'idéologie de gauche. Des doctrines pas ou peu compatibles avec la foi intègre se rapprochaient du modernisme, qui, malgré *Pascendi* et *Lamentabili*, n'était pas mort. En réalité, plus ou moins cachément, les tendances modernistes avaient investi la pensée de beaucoup de catholiques, même de beaucoup de prêtres et d'évêques. D'autres, et souvent les mêmes, se déclaraient convaincus de la nécessité de changer l'Église, sa constitution, sa rigueur doctrinale et morale, sa liturgie, son aspect extérieur. Beaucoup y ajoutaient un pluralisme politico-religieux et souvent un laïcisme (une « chrétienté non-sacrée »), tels Maritain et ses suiveurs, dont les idées devaient triompher avec Montini.

Le 2 juillet 1936, Juan Terradas fut ordonné prêtre. Cette ordination fut préparée par une retraite de Catalans venus pour la cérémonie. Le Père Vallet leur parla de la nécessité de rester fidèles et aussi de se préparer au martyre. À plusieurs reprises, chaque fois qu'il croisait le curé

catalan Guardiet qui était venu à l'ordination, il lui dit, faisant en même temps le geste de couper la tête: «Attention! Vous, préparez-vous!» Quand le car rapatriant les Catalans s'ébranla, on put voir le Père Vallet courir après le car tandis qu'il criait aux partants: «Soyez vaillants! Soyez vaillants!»

Or, en Espagne, le *Frente Popular* des Gauches aggravait sans cesse sa tyrannie antichrétienne; les incendies et les saccages d'églises et de couvents se succédaient, alternant avec des proclamations antireligieuses, des défilés et rassemblements maçonniques, et déjà, de nombreux assassinats. À partir du 16 juillet, premier jour de lutte contre l'iniquité au pouvoir, les «gouvernementaux» du *Frente Popular* intensifièrent leurs persécutions. Comme le Père Vallet l'avait annoncé, le curé Guardiet fut un des premiers martyrs; il précéda les dizaines de milliers d'Espagnols massacrés en raison de la foi catholique, parmi lesquels on peut compter cinq à huit mille anciens retraitants. Qui a vécu ces années cruciales, quand le sort de l'Espagne catholique, et très probablement, de la chrétienté européenne était en jeu, a pu retrouver, chez les catholiques de langue française, la même division face à la *Cruzada Española* que celle dont il a été question plus haut. Il peut ainsi se souvenir des positions aberrantes prises par des catholiques notoires, comme de publications nominale ment chrétiennes, qui ne prétendaient voir dans la guerre contre les Gauches espagnoles qu'une rébellion contre le pouvoir légitime ou une réaction de nantis contre des dépourvus. Il y avait, cependant, pour les éclairer, la voix de l'Église depuis les premiers jours de la guerre civile. À Chabeuil, le Père Vallet et ses compagnons, comme tous les catholiques clairvoyants et conséquents, adoptèrent sans peine les souhaits de l'Église enseignante.

En juillet 1939, le conflit espagnol avait pris fin quelques mois plus tôt. Or, ce mois-là, lors d'une réunion présidée par Mgr Pic, le Père Vallet s'écria: «Ah! Pauvres Français! La France s'est laïcisée, ne reconnaissant plus son Dieu. Eh bien, Dieu va vous répondre; vous allez avoir la guerre; vous serez battus, les Allemands iront jusqu'aux Pyrénées, les armes tomberont des mains de vos soldats!» Comment? Un étranger osait prédire la déroute de la France! L'indignation fut générale: «Comme si nous pouvions être vaincus». Mgr Pic lui-même ne voulut même pas imaginer que l'ennemi arriverait aux frontières de l'Espagne.

La guerre était proche. Quand elle arriva, le Père Vallet ouvrit dans sa revue «Marchons» une chronique des regrets tardifs: c'étaient ceux des mobilisés qui avaient promis de faire la retraite et qui ne pouvaient plus la faire. De cette guerre, qui bousculait tous les projets, il voyait deux causes principales: la perte de la charité entre les hommes avec, comme conséquence, le déclin de la solidarité entre les nations, et l'indépendance envers Dieu de la puissance politique prétendant être la règle première et suprême de l'ordre et de la justice. Il écrivait alors dans sa revue: «Les ténèbres se sont emparées de la terre partout où l'incrédulité aveugle et orgueilleuse a de fait exclu le Christ de la vie moderne, spécialement de la vie publique... La guerre est la conséquence de nos péchés: laïcisme officiel, écoles sans Dieu, lois du divorce, crimes contre la procréation, incrédulité et indifférence religieuse, profanation du dimanche, immoralité publique, corruption des mœurs...»

En 1940, après la défaite, l'œuvre reprit. Jusqu'en 1944, en dépit des difficultés matérielles et morales causées par la guerre, elle connut un renouveau remarquable, avec, spécialement, le résultat de nombreuses conversions parmi l'élite sociale. Le Père en restait à son but de toujours: la christianisation de la société et la conversion des personnes. Le moyen en restait inchangé: la grâce, la grâce chez les hommes, leur état de grâce. Cette grâce, vivant dans chaque laïque, agirait

dans tous les secteurs de la vie sociale. De ce point de vue, il profitait des avantages de l'heure, lorsque la France était, au moins pour une part, débarrassée d'hommes et d'institutions néfastes. Il comprit vite, cependant, que les idéologies de mort subsistaient, qu'elles prospéraient, plus ou moins en secret, avec la complicité des « bons » égarés dans le catholicisme libéral de plus en plus modernisant ou dans d'autres déviations. Sa clairvoyance prédisait les drames proches, la rechute, entre autres, pire que la première chute, qui suivrait le retour au pouvoir du laïcisme. En 1944, il n'hésitait pas à le dire hautement, même en pleine région dominée par les maquisards communistes et leurs alliés.

Lorsque les gauches furent ramenés au pouvoir, le Père Vallet échappa au pire. On a écrit qu'il fut, quelque temps, emmené et surveillé par quelque bande. Il put retourner en Espagne, emmené par un fonctionnaire des affaires étrangères de ce pays. Il avait prédit à des amis français la punition des crimes anciens et récents de leur pays; il leur avait annoncé, en un temps où rien ne la présageait, la perte de l'empire, y compris celle des départements d'Algérie. Il n'avait pas été cru. Et qui le croira lorsqu'il ose dire que les nations sont marquées du signe de la mort pour avoir rejeté la Royauté du Christ?

Il rentrait dans son pays, les traits prématurément vieillis. Mais, à soixante ans, il avait gardé son entrain juvénile. Et son cœur restait plein d'espoir. Avec l'autorisation de l'évêque de Madrid, il fit revenir de France ses fils spirituels espagnols, et, avec eux, s'installa chez les Pères Camilliens.

Cinq ou six ans à peine s'étaient écoulés depuis la victoire sur le désordre marxiste et athée. Comment imaginer que le pays de l'héroïsme eût oublié ses vertus, son âme ardente, l'épopée même de sa lutte? Le Père ne doutait pas de trouver des chrétiens prêts à le suivre dans la croisade pacifique de l'ordre social et chrétien. Il avait bien fait un voyage en fin 1942, mais il n'avait pas remarqué d'évolution dans les esprits.

La désillusion ne tarda pas. Elle lui vint autant des clercs que des laïques. Ses retraites! qu'avaient-elles de particulier? On en donnait ailleurs. Ses considérations sur les fins dernières et sur le tragique de la destinée, sur la nécessité de parfaire l'ordre social, n'étaient-elles pas inopportunes? Le Père fut peu écouté. En deux ans, ses retraites furent fréquentées par quelque cinq cents participants, dont beaucoup ne saisirent pas leur importance. La peur des Rouges avait fait place à une indifférence étonnante chez ce peuple. La croisade héroïque entraînait dans l'oubli; parfois même elle n'était plus estimée. Dominait le souci de la vie matérielle.

Ce fut la dernière épreuve du Père Vallet. Malgré sa déception, il continua ses retraites, aussi longtemps qu'une crise d'angine ne le terrassât. Le 13 août 1947, il mourut dans la simplicité et la dignité.

Ainsi prit fin la vie étonnante et héroïque de ce modèle d'apôtre. Homme de prière et d'action, prêtre avant tout, le Père Vallet avait rappelé sans équivoque comme sans adoucissement la destinée véritable de la vie humaine et le sens des réalités dans lesquelles l'homme avance sur terre. Il avait connu la réussite et l'échec; quoi qu'il en soit réellement, beaucoup de chrétiens lui furent ou lui sont reconnaissants, à lui d'abord et à ses imitateurs, du changement de leur vie et de l'espérance accrue du bonheur éternel.

Voici trois extraits biographiques qui manifestent quels devaient être la personnalité et le zèle que le Père Vallet mettait avec une généreuse persévérance au service de la gloire de Dieu et du salut des âmes.

RETRAITE EN PRISON [1927]

La retraite donnée à plus de sept cents prisonniers de la prison *Modelo* de Barcelone eut aussi une résonance extraordinaire.

Il manquait seulement au Père Vallet de pénétrer dans cette enceinte et d'y remporter la plus brillante victoire. Il la remporta. De quelles scènes sublimes furent témoins ceux qui purent assister à ces jours d'exercices!

Le premier jour, les prisonniers lui volèrent tout ce qu'il avait sur lui et le lendemain le lui rendirent sans qu'il s'en rendît compte.

Il y avait des anarchistes qui écoutaient et qui se lamentaient que la prédication finit si vite. Dans une des méditations, il dit une fois: «Pour vos fautes, pour vos péchés, vous êtes ici, reclus, et qu'est-ce que le monde sinon une véritable prison dont nous ne pouvons pas sortir. Et si pour nos péchés et nos fautes, nous perdons la grâce de Dieu, qu'en sera-t-il de nous, en souffrant toute l'éternité dans le feu éternel?». Ceci, avec tant de force que les huit cents hommes tombèrent à genoux.

Un jour, entre autres, interrompant le Père brutalement, un détenu se moqua grossièrement de la dévotion aux saints et des «momeries» du catholicisme. Laisant passer les rires, le Père se redressa et s'adressant à tout son auditoire avec un accent foudroyant:

«Imbéciles... Imbéciles... Oui, vous êtes tous des imbéciles vous qui dans des portefeuilles fripés gardez les photographies jaunies d'êtres aimés, à cause de vous peut-être maintenant dans la misère la plus noire et pour l'amour de qui vous êtes peut-être dans cette geôle...

«À genoux! À genoux tous...!»

«Éclatant en sanglots, des centaines d'hommes s'écrasèrent...» nous a déclaré un témoin oculaire.

Reçu avec méfiance, indifférence ou hostilité, le père Vallet avait fini par se rendre maître du cœur de tous et par les faire tomber aux pieds des confesseurs. Après des heures de confession, ceux-ci sortaient avec les manches de leur manteau imbibées de larmes. Larmes brûlantes de ces malheureux, presque tous emprisonnés pour des délits de droit commun et des crimes de tout genre [Père Barrielle, *Carnet de famille* C.P.C.R. n° 3, s.d. (1951), p. 25].

AU CAFÉ

Soudain, dans ce café empli d'hommes et de fumée, voici qu'un prêtre entre en bavardant avec un ouvrier qu'il venait de rencontrer à la porte. Pas de notable avec lui. Il ne se fait pas présenter. Sans ôter son chapeau, il passe simplement de tables en tables... comme un habitué de ce bistrot. Il s'adresse à chacun, clairement, logiquement. Peu à peu, percevant que le murmure du bar diminue comme par enchantement, il parle plus fort. En cinq minutes, toute la salle est attentive et le silence impressionnant. Voilà déjà vingt minutes qu'il parle, lorsque deux clients et le

tenancier apportent des caisses de bouteilles et des planches pour improviser une estrade. Tout le monde se tait. Le Père Vallet grimpe sur cette tribune et... quelle transformation! Un homme nouveau, insoupçonné, irrésistible, bien plus énergique qu'auparavant, s'exprime alors. Il parlera du travail, de la famille, des vices, de l'existence de Dieu, de la divinité de Jésus-Christ, de l'Église, de la mort, du ciel, de l'enfer. Personne ne réplique, personne ne se moque. Il termine: «Je suis en train de vous donner des Exercices spirituels... Faire les Exercices, c'est la même chose que maintenant, mais pendant cinq jours. Si l'un de vous vient de s'ennuyer, qu'il ne vienne pas faire les Exercices; mais ceux qui ont trouvé agréable cette heure et demie, qu'ils viennent donc. Je vous attends dans dix jours à la maison d'Exercices!» [Philippe Barbier, *Le Père Vallet en mission avec les Exercices de Saint-Ignace*, éd. Saint-Paul 1996]

RETRAITE OUVERTE PENDANT LE CARÊME 1927

On les donna [les Exercices] ensuite dans l'église de Saint-Augustin. Contenant huit mille personnes, c'est après la cathédrale la plus grande église de Barcelone.

Les Exercices de Saint-Augustin se répercutèrent dans tout Barcelone et dans la Catalogne entière. Radiodiffusés, on les écouta de partout. Outre les abords de l'église, les rues des alentours et les *ramblas* (célèbres avenues catalanes), artères les plus vitales de la ville, étaient envahies par un fleuve de monde écoutant les haut-parleurs. [...]

Les exercices de la soirée commençaient à sept heures et demie. Dès le premier jour, à cinq heures, l'église était déjà comble; certains jours avant quatre heures.

Ces exercices furent suivis par T.S.F. dans toute la Catalogne. À Tarrasa [...], au bar de la gare, s'entassaient autour d'un poste plus de deux cents hommes tous les soirs, exemple bientôt imité par tous les autres cafés de la ville. Dans les maisons particulières s'empilèrent amis et connaissances. Le centre catholique se remplissait chaque soir de plus de cinq cents hommes. La Maison du Peuple installa des haut-parleurs sur la rue. Chose inouïe, pour la méditation de la Passion, dans d'innombrables cafés, on vit des assistances compactes, à genoux autour d'un poste de T.S.F. surmonté d'un crucifix et éclairé par deux cierges ardents... Il y eut un nombre extraordinaire de Premières communions et de conversions [Père Barrielle, *op. cit.* p. 24].

